

Cette fois, cependant, les yeux ne voyaient pas les lignes du livre ouvert devant eux, et l'esprit, absorbé par une idée persistante, malgré les textes, songeait...

* * *

Il songeait qu'il se passe à Montréal un phénomène inexplicable, qui, depuis deux ans et davantage, plonge des gens bien pensants dans des étonnements sans fin.

Tout arrive donc en ce monde, même l'in vraisemblable !

Qui eût pu prévoir, alors que nous déplorions que Montréal, Montréal la grande, Montréal, la métropole la plus importante du Bas Canada, n'eût pas — comme la plus insignifiante ville des États-Unis — sa bibliothèque publique, qui eût pu prévoir, dis-je, que lorsqu'une philanthropie bien éclairée viendrait à lui en offrir une en pur don, on hésiterait plus de vingt-quatre mois avant de l'accepter, avec bien des chances (?) même de le refuser !

Cela semble inouï, et vraiment, il n'est pas étonnant que, devant une telle apathie, pour n'employer que la plus douce expression, ou éprouve "le besoin de se révolter tout haut," ainsi que le disait, naguère, une célèbre contemporaine.

Les générations qui nous suivront auront peine à croire que, quand les milliers de dollars surgissaient devant leurs pères comme sous l'effet d'une baguette magique, ils ont délibéré — oh ! pendant combien de saisons, — pour savoir s'ils ne devaient pas les refuser.

Et pourtant une bibliothèque publique est un édifice dont la construction s'impose à tous égards.

Oui, messieurs de l'édilité, il était toujours quand même de votre devoir de nous donner une bibliothèque, et, si le sort heureux vous en facilite la tâche, remerciez-le de vous permettre de prouver plus tôt que nous n'avions pu l'espérer, l'intérêt que vous devez porter à l'avancement intellectuel de votre pays.

Malheureusement, le mouvement intellectuel ne trouble pas le sommeil de quelques-uns de nos chers compatriotes. C'est une quantité si négligeable ! S'il fallait, par exemple, s'entendre sur le placement à la Bourse de quelques bonnes actions, la décision serait vite prise, allez !

Je ne sais aussi pourquoi cette question de bibliothèque publique semble frapper de mutisme tous ceux qui devraient s'y intéresser. Voyons les journaux, par exemple ; c'est la presse qui doit seconder ou même décider des bons mouvements.

Eh ! bien dans le cas actuel, elle n'a rien à dire. *La Patrie* a eu quelques timides articles, que, pour des raisons qui demeurent à l'état de mystère, elle n'a pas répétés depuis.

Quant à *La Presse* et au *Journal*, on ne sait au juste s'ils sont ou non en faveur de la chose. Ils s'attardent dans la discussion d'accessoires qu'il conviendrait de régler seulement dans le cas où le point essentiel : la bibliothèque, serait décidé.

Pauvre bibliothèque publique ! il y a quatre ou cinq ans, il s'était fait un mouvement en sa faveur. Un bon matin, on s'était dit :

— C'est honteux de songer que Montréal n'a pas de bibliothèque !

Que de beaux projets alors, je m'en souviens, avaient été élaborés en petits comités, pour sa construction ! Que de dévouements féminins promettaient de consacrer le meilleur d'eux à la réalisation d'une aussi louable entreprise ! Le rêve ne devait pas être réalisé... Mais aujourd'hui que "les temps sont accomplis," on ne doit plus garder le silence.

À Montréal, on tolère les maisons équivoques et les *bucket-shops*, et les pudibondes consciences s'effarouchent d'une bibliothèque publique ! Oh ! mœurs vertueuses, combien vous êtes admirables !

FRANÇOISE.

Les ruines

J'aime voir le passé creusant sa trace austère
Et semant sa poussière au seuil abandonné ;
Près du charnier glacé j'aime toucher la terre ;
Car c'est à tout ceci que je suis condamné.

J'aime le toit qui penche aux mousses rever-
[dies,
J'aime l'arbre tombé d'une ombre recouvert,
J'aime le nid perdu sur l'herbe des prairies ;
Car tous de l'être absent disent qu'il a souffert.

Sous les méfaits des ans que la ruine étale,
L'autrefois retrouvé force à pencher nos
[fronts ;
Des cendres de jadis une gloire s'exhale :
Ces cendres sont déjà tout ce que nous serons !

LOUIS-JOSEPH DOUCET.
Montréal.

Lettre d'un Parrain

À SA FILLEULE CANADIENNE

Ma chère filleule,

L'HIVER prochain, vous serez en France. Alors, dans nos soirs où la sociabilité mondaine vous laissera à mon foyer, je vous lirai quelques pages de Maëterlinck, ce penseur Gaulois naturalisé Français par les œuvres de haute portée qu'il a écrites dans notre langue... auquel je dois d'être, en ce moment à *Bruges* où je jouis des merveilles d'art qu'y groupe l'exposition des *Primitifs flamands*.

Vous voici aux écoutes?... Vous avez raison.

Ah ! que ces primitifs sont grands, naïfs et sublimes !... Et que j'aimerais à ce que vous les vissiez... des Memling, des Vander Weyden, des Van Eyck, des Gérard David...

Celui-là, on ne le connaît ici que depuis peu.

Un jour, M. James Weale, l'érudit anglais passionné pour l'histoire de la peinture flamande, découvrit des Gérard-David, remisés sous une poussière centenaire, dans l'un des greniers de l'évêché de Bruges. Deux toiles splendides !... le *Jugement de Cambyse*... exposées avec honneur, en réparation.

Ces tableaux ont une saveur spéciale, une couleur rutilante de richesse qui déborderait sans un tact et une distinction formant la note toute personnelle de ce maître éminent.

Moi qui hais les scènes de tortionnaires souvent cruelles et nauséabondes de l'école Espagnole, je ne pouvais me détacher, ce matin, de l'un de ces tableaux. Cependant, il s'agit d'une exécution selon les règles les plus odieuses d'antan ; le juge prévaricateur, Sisame, est étendu sur le chevalet ; un bourreau qui lui a déjà écorché une jambe, s'appête à lui retourner la peau du talon alors que d'autres, habillés de jaune et de rouge, lui taillaient la poitrine et les bras...

C'est d'un réel effroyable et vécu. L'homme grince des dents. Pour un peu, nos nerfs auditifs percevaient ses cris... Eh bien ! ce dramatique terrible qui vous retient haletant, ne vous écœure pas. Il vous fait songer à l'immuable justice, et il s'en dégage de la grandeur.

Un autre Gérard David, prêté par